

# Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

## RÉSOLUTIONS votées par l'Assemblée Générale Extraordinaire du 5 Septembre 1931

*L'Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne, réunie le 5 Septembre 1931 en l'Hôtel du Gouverneur Militaire de Paris, en Assemblée Générale Extraordinaire sous la Présidence d'honneur du Général GOURAUD, a voté, à l'unanimité, les résolutions suivantes :*

- 1°. - L'assemblée, après avoir entendu la lecture de l'exposé des motifs, autorise son conseil d'Administration à déposer au Ministère de l'Intérieur, une demande en reconnaissance d'utilité publique de l'Association du Souvenir " Aux Morts des Armées de Champagne ".
- 2°. - L'Assemblée approuve, après lecture, les statuts de l'Association.
- 3°. - L'Assemblée donne mandat à Messieurs G. CHEZEL, Secrétaire Général, et CHABASSE, Secrétaire Général Adjoint de représenter l'Association dans toutes les démarches et de prendre toutes décisions qu'ils jugeront utiles et nécessaires pour consentir les modifications aux Statuts qui pourraient être demandées par l'Administration ou par le Conseil d'État.

Paris, le 5 Septembre 1931.  
Le Président d'Honneur,  
Général GOURAUD.

Le Président,  
Général EON.

Le Secrétaire Général,  
Gaston CHEZEL.

## Notre Pèlerinage annuel en Champagne

*Dimanche 19 Juillet 1931*

L'habituel beau temps n'avait pas, cette année, répondu à notre appel, pour le 9<sup>e</sup> pèlerinage sur le front de Champagne. Depuis quelques jours le ciel était incertain et, au matin, c'est sous un véritable déluge que les cars se rangeaient dans la cour de la gare. Nos admirables pèlerins ne s'étaient pas émus pour si peu et ils étaient tous là, entourant le Général Gouraud et le Général Eon, ne pensant pas à l'inclémence du temps, mais à la pieuse randonnée qu'ils allaient accomplir. Sans difficulté, les cars partirent vers Saint-Etienne-au-Temple et Suippes. Là, une éclaircie permit aux pèlerins de faire un premier arrêt et de suivre le Général Gouraud et Mgr Tissier dans le grand cimetière militaire, où ils se recueillirent quelques instants.

Un quart d'heure plus tard, le service d'ordre arrêta les cars devant l'église de Souain, car les organisateurs du pèlerinage avaient sagement prévu qu'en cas de mauvais temps la messe

pourrait être célébrée en l'église de Souain, au lieu d'être dite au monument de Navarin, comme l'indiquait le programme du pèlerinage. C'est ce qui arriva, mais la coquette église fut bien trop petite pour contenir la foule des pèlerins qui débordait jusque sur les marches, jusqu'à la rue.

Au premier rang de l'assistance, se trouvaient M. Charles Magny, Préfet de la Marne; le Général Gouraud; M. Marc Millet, Maire de Châlons; les Généraux Eon, Baudelaire, Poirer, Marescaux; les Colonels Drouin et Rolland; M. Thierry, Maire honoraire de Souain; la Municipalité de Souain, et toutes les personnes qui avaient bien voulu les accompagner. La messe, présidée par Mgr Tissier, fut dite par M. le Chanoine Rivière, Curé de Saint-Thomas d'Aquin, à Paris, Au cours de la cérémonie, l'harmonie de Sommepey fit entendre des morceaux recueillis, et le chœur des chanteuses de Souain exécuta avec talent la messe en chant grégorien.

Après la messe, Mgr Tissier s'avança à la Sainte Table et, comme toujours lorsqu'il est parmi nos pèlerins, laissa parler son cœur rempli de tant d'affectueuse sympathie pour les anciens Combattants de Champagne et exalta le souvenir qu'il garde toujours fidèle et ému de ceux qui sont restés dans cette terre de Navarin.

Mgr Tissier félicita les organisateurs de la cérémonie et les membres de l'Association du Souvenir qui, chaque année, depuis neuf ans, n'ont pas manqué de venir se recueillir quelques instants auprès de l'autel avant de poursuivre leur pèlerinage à travers les tombes des morts de Champagne : « Ce souvenir est pour vous une religion ». Et il évoque les souffrances endurées par les Combattants. Il rappelle, lorsqu'il les voyait descendre des tranchées à Châlons, capote déchirée, visage sanglant, véritables figures d'*Ece Homo*. Ceux qui ne sont pas revenus ont épousé la mort comme une rude fiancée, pour que la France vive ou bien pour que peut-être elle ressuscite. On peut ima-

giner la somme de sacrifice et d'immolation qu'ils ont dépensée pendant quatre années. « Et vous », s'écrie Mgr Tissier, « vous, les survivants, que de gloire vous avez amassée. Vous, mon Général, glorieux vainqueur auquel je suis heureux d'adresser un hommage très spécial au nom de vos services et de mon amitié. Je vous félicite tous d'être venus en cette église pour y puiser de rudes leçons, d'abord pour y prendre une leçon d'héroïsme, une leçon d'immolation. Quand on aime son pays, comme quand on aime son Dieu, on va jusque-là. » Leçon de courage pour supporter et accomplir les devoirs de la paix et leçon de discipline : « Penchez-vous sur leurs tombes, écoutez leurs voix, vous n'entendrez point de récrimination, pas plus que quand on les conduisait au combat. » Leçon de discipline de nos morts que nous devons méditer. Leçon d'union comme dans la tranchée. « Si les Gaulois n'étaient pas divisés », disait déjà Tacite, « ils seraient invincibles ». Jeanne d'Arc l'a dit également. Gardez vos opinions, dit Monseigneur, mais quand il s'agit du pays, laissez-les de côté et formez tous un même cœur dans un même élan. Rappelez-vous à quelles cimes nous étions montés pendant la guerre. Ne sommes-nous pas descendus de ces hauteurs, et cependant il y a d'autres

champs de bataille que celui où les combattants sont tombés, où la lutte est toujours plus vive et demande également beaucoup d'héroïsme, le foyer, la profession. Pour être à la hauteur de sa tâche, comme pendant la guerre « il faut en mettre ». Que la France serait belle si tous les combattants qui sont rentrés chez eux avaient conservé la somme d'héroïsme et les qualités supérieures qu'ils nous ont montrées pendant la guerre. Après Charleroi, elle est revenue pantelante tout près du cœur de la Patrie, puis elle a repris sa marche en avant, cette France qui est toujours en révolte mais qui, au moindre signal, dépense une immense charité. Revenons souvent où sont tombés nos morts et conservons-en le souvenir et aussi aimons la France à l'égal de ceux qui sont morts pour nous.

Après cette cérémonie, tous les pèlerins réunis en un immense cortège précédé par l'harmonie de Sommepey, se sont rendus au cimetière de Souain, où l'absoute a été donnée, en présence des autorités, par Mgr Tissier.



L'Absoute au Cimetière de Souain

Photo Philippaux

gner la somme de sacrifice et d'immolation qu'ils ont dépensée pendant quatre années. « Et vous », s'écrie Mgr Tissier, « vous, les survivants, que de gloire vous avez amassée. Vous, mon Général, glorieux vainqueur auquel je suis heureux d'adresser un hommage très spécial au nom de vos services et de mon amitié. Je vous félicite tous d'être venus en cette église pour y puiser de rudes leçons, d'abord pour y prendre une leçon d'héroïsme, une leçon d'immolation. Quand on aime son pays, comme quand on aime son Dieu, on va jusque-là. » Leçon de courage pour supporter et accomplir les devoirs de la paix et leçon de discipline : « Penchez-vous sur leurs tombes, écoutez leurs voix, vous n'entendrez point de récrimination, pas plus que quand on les conduisait au combat. » Leçon de discipline de nos morts que nous devons méditer. Leçon d'union comme dans la tranchée. « Si les Gaulois n'étaient pas divisés », disait déjà Tacite, « ils seraient invincibles ». Jeanne d'Arc l'a dit également. Gardez vos opinions, dit Monseigneur, mais quand il s'agit du pays, laissez-les de côté et formez tous un même cœur dans un même élan. Rappelez-vous à quelles cimes nous étions montés pendant la guerre. Ne sommes-nous pas descendus de ces hauteurs, et cependant il y a d'autres

## A NAVARIN

Les pèlerins se sont rendus ensuite au monument de Navarin, où eut lieu d'abord la bénédiction du drapeau de l'Association.

Toutes les autorités, M. le Préfet de la Marne, Mgr Tissier, le Général Gouraud, prirent place sur les marches du monument, à l'entrée de la crypte et, face au monument, le Général Eon prit le drapeau. Monseigneur s'avança alors et prononça les paroles rituelles au milieu du grand recueillement de toute l'assistance. Le Général Gouraud prit la parole et, dans une courte allocution, exprima tous les sentiments qui découlent de son grand cœur. Il rappela aux pèlerins la signification du voyage.

Les deux premières étapes, l'arrêt au cimetière de Suippes, puis ensuite au cimetière de Souain, où Mgr Tissier a donné l'absoute, ont marqué cette signification.

L'Association du Souvenir a pour but, comme son nom l'indique, de conserver le souvenir de ceux qui sont tombés pour la France sur les champs de bataille de Champagne. Malheureusement, il y a eu trop d'oubliés, et trop de survivants de la guerre manifestent un oubli parfois scandaleux. Le Grand Cardinal Mercier, dont la haute figure domine toute la guerre, a dit un jour : « Pardonner est d'un homme, d'un chrétien; oublier est d'une bête. »

Il y a malheureusement trop de bêtes parmi nous. Et devant l'indignation de toute la foule de pèlerins, le Général Gouraud cite ce fait : sa cousine, veuve de guerre, quêtait à la porte d'une église pour l'Association des Veuves de guerre lorsqu'un monsieur s'avança vers elle, lui demanda ce qu'elle faisait là et, à la réponse, il s'étonna en disant : « Comment, Madame, vous vous occupez encore de ces choses-là. » Pour nous, dit le Général, nous voulons continuer à nous occuper de ces « choses-là ». Nous restons des fidèles au souvenir de nos morts. Je les ai vus, si nobles, si braves, supportant toutes les misères d'une longue guerre, bravant toutes les intempéries et tous les dangers, ces braves qui sont de notre sang, nous ne voulons pas qu'ils soient oubliés. Ce n'est pas trop de venir une fois par an leur apporter notre souvenir affectueux, nos prières. Il semble, quand nous sommes ici, que nous dépouillons toutes les tentations d'oubli, tous les soucis matériels, tous les égoïsmes. Nous nous plongeons dans un bain plus pur d'amour pour la France, cette France si belle que nous voulons voir vivre dans l'indépendance et l'honneur.

Alors, la foule des pèlerins pénétra dans la crypte, où chacun chercha la plaque qu'il avait fait apposer, ou se recueillit un instant devant l'ossuaire où reposent déjà plus de mille corps inconnus. Puis la caravane reprit sa route et on se rendit au Monument aux morts de Sommepey.

### A SOMMEPEY

Reçu par la fanfare du Sommepey, le cortège se forma au milieu de toute la population du village, profondément émue, et se dirigea vers la place de l'Église, où est élevé le Monument aux morts.

Le Général Gouraud déposa sur les marches du Monument une palme de bronze au nom de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne et, après une minute de recueillement, M. Gaston Pérar, maire de Sommepey, prit la parole. En quelques mots très émus, il remercia l'Association et toutes les personnalités présentes de leur geste de sympathie et de reconnaissance envers les morts de la commune de Sommepey. M. le Maire affirma hautement que la population de Sommepey n'oubliait pas ses morts, qu'elle en conservait le souvenir et le culte, mais que ce geste des pèlerins de Champagne était encore un réconfort pour les familles des disparus. M. le Maire déclara qu'il souhaitait, comme tous les anciens Combattants, que la paix règne maintenant dans le monde, que l'on ne revioie plus les hécatombes auxquelles nous avons assisté et que les populations qui ont tant souffert ne veulent pas revivre les jours terribles qu'elles ont vécus. Mais cependant, que cette paix soit honorable et ne porte pas atteinte à la dignité de la France.

Il se félicita ensuite de voir réunis tous les pouvoirs officiels autour du monument : Mgr de Châlons, M. le Préfet de la Marne, le Général Gouraud, tous les personnages officiels qui sont l'expression de la Nation même et qui marquent ainsi l'union de tous les Français autour de leurs Morts.

Après ce discours, qui fut écouté avec la plus grande attention et une vive émotion par tous les assistants, la fanfare de Sommepey sonna « Aux Champs » et tous les pèlerins se dispersèrent pour aller déjeuner. Ils furent accueillis avec la meilleure bonne grâce par les restaurateurs de Sommepey, qui leur donnèrent asile au moment même où une averse formidable se mettait à tomber.

### PREMIER ITINÉRAIRE

Un gros orage s'abattait sur Sommepey au moment où tous les cars allaient entreprendre leur circuit. Le mauvais temps fit modifier l'itinéraire prévu, qui aurait pu amener des accidents. De Sommepey, c'est vers Souain et Perthes que l'on se dirigea en passant par le Bois-Sabot et près des entonnoirs fameux. Le village n'est indiqué que par quelques vestiges, puis voici Les Hurlus, Mesnil-les-Hurlus ; à gauche, la Ferme de Beauséjour et le fortin de 1915, et bientôt c'est Massiges. Là, le Colonel Vauthier, chef d'Etat-Major du Maréchal Pétain, prononce l'allocation suivante :

### LA MAIN DE MASSIGES PENDANT LA GUERRE

#### 1914

Après la bataille de Charleroi, à la fin d'août 1914, l'armée française recule sur tout le front, depuis la Sambre jusqu'à Verdun. La retraite s'effectue en bon ordre, presque sans combats. La Main de Massiges est occupée sans coup férir par l'ennemi, qui continue vers le sud à la poursuite de l'armée française.

Celle-ci fait front au sud de la Marne et, le 14 septembre 1914, elle réapparaît sur la Main. Depuis plusieurs jours, les Allemands préparaient leur retraite et avaient fait travailler à des tranchées et à des organisations qui, dans la région de la Main de Massiges, leur réservaient tous les sommets.

Le 14 septembre, le Corps Colonial, à son débouché de Ville-sur-Tourbe, se heurte à ce système de tranchées et commence d'organiser le terrain. Nos lignes passaient à ce moment à contre-pente, au-dessous des sommets, depuis le calvaire de Beauséjour, par le médus et l'annulaire, jusqu'au cratère. La position du Corps Colonial n'était pas très brillante, puisqu'il avait le dos à la Tourbe et à ses marécages.

Le 21 septembre, le Corps Colonial attaque sur la Main ; ce fut un échec. Le 26 septembre, l'ennemi attaque à son tour : il enlève



A Navarin

Photo Brunel

Beausejour, qui est repris aussitôt. Au cours de cette affaire, le Corps Colonial enlève un drapeau allemand, du 69<sup>e</sup> régiment Bava-rois.

Puis, le calme s'étend sur les tranchées.

### BATAILLE D'HIVER

(Décembre 1914 à Mars 1915)

Le 20 décembre 1914, le Corps Colonial passe à l'offensive et prend Beausejour. Le 28, il attaque sur la Main pour prendre la Verrue, qui commande la plaine à l'est, et où il y a une lutte de mines et des harcèlements ennemis très gênants par minenwerfers. Les réseaux de fil de fer n'ont malheureusement pas été détruits et l'attaque échoue.

Le 23 janvier, le Général Gouraud prend le commandement du Corps Colonial. Son quartier général est au Château de Ham. Tous les jours, en montant l'escalier du Château, il pouvait lire sur une plaque de marbre cette inscription :

CHATEAU DU GRAND HAM (Camp)  
DERNIERE ETAPE  
D'ATTILA ET DE BRUNSWICK  
LORSQU'APRES LEUR DEFAITE  
DE MAURIAC 451 ET DE VALMY 1792  
PAR AETIUS ET DUMOURIEZ  
ILS ABANDONNERENT LE TERRITOIRE  
DES GAULES ET DE LA FRANCE  
QUE DIEU PROTEGE!

Pour sa prise de commandement, le Général Gouraud a tout de suite affaire à une situation difficile. Entre la Verrue et le Cratère, tout au sommet de la Main de Massiges, le 3 février 1915, l'ennemi attaque en forces; il a fait précéder son attaque d'un bombardement violent d'une durée de trois heures et, au moment de l'attaque, il a fait exploser trois gros fourneaux de mines. Il semble vouloir atteindre le village de Massiges et enlever toute la Main. Du premier coup il enlève 200 mètres de profondeur sur un kilomètre de large.

Pour améliorer notre situation, l'Armée donne l'ordre au Corps Colonial d'évacuer toute la Main de Massiges et de reporter sa première ligne sur le promontoire et sur le ruisseau de l'Étang. Toutefois, nous gardions, au nord de la Tourbe, l'ouvrage Pruneau, et pendant la première bataille de Champagne (fin février, début de mars 1915) le Corps Colonial reprend encore une fois Beausejour.

Le 15 mai, trois nouveaux fourneaux de mines éclatent au nord de Ville-sur-Tourbe, mais le terrain pris par les Allemands leur est aussitôt repris.

### OFFENSIVE DU 25 SEPTEMBRE 1915

Dès le 1<sup>er</sup> septembre 1915, un immense travail de préparation commence dans la région de la Main et dans toute la Champagne, entre l'Aisne et la Suippe : parallèles de départ, boyaux de communication, batteries, dépôts de munitions, etc., en prévision d'une offensive prochaine. 1.200 canons sont amenés sur le front. Le moral est excellent, le succès paraît certain.

Le 25 septembre, entre l'Aisne et la Suippe, deux armées françaises repartent à l'attaque. A gauche la 4<sup>e</sup> Armée, Général de Langle de Cary, à droite, la 2<sup>e</sup> Armée, Général Pétain. Le même jour une autre attaque a lieu en Artois. C'est donc une offensive générale; l'armée française y participe avec tous ses moyens disponibles. En Champagne, l'offensive a pour but de bousculer l'ennemi et de le rejeter sur le cours moyen de l'Aisne, puis sur la Meuse.

Le 1<sup>er</sup> Corps Colonial a resserré son front : il doit s'emparer de la Main. A sa gauche, le 20<sup>e</sup> Corps, nouvellement introduit sur le front, doit prendre la Butte du Mesnil et Maisons de Champagne.

A 9 h. 15, le 25 septembre 1915, l'attaque part. Le temps, très beau pendant le début du mois de septembre, est devenu mauvais; il pleut.

Le Corps Colonial mène des attaques concentriques vers le sommet de la main par l'index, le médius et l'annulaire. Les vagues d'assaut franchissent le ruisseau de l'Étang au pas, presque alignées et sans grandes difficultés; mais l'action de quelques mi-

tailleuses, que l'artillerie n'a pu détruire se fait sentir, dès que les assaillants abordent les hauts de la Main. Notamment, une mitrailleuse, située dans la partie sud-ouest du médius, cause de très fortes pertes. L'avance du Corps Colonial a été très importante : il n'a pu cependant atteindre tous ses objectifs.

Le 20<sup>e</sup> Corps parvient dans la soirée du 25 à proximité immédiate de Maisons-de-Champagne.

Ces deux attaques, de part et d'autre du rayon de l'Étang, étaient isolées l'une de l'autre par le terrain. L'ennemi disposait dans cette région de feux croisés extrêmement puissants, qui pouvaient prendre de flanc les attaques françaises.

Le 26 septembre et les jours suivants, les attaques continuent. Mais l'heure est passée, l'ennemi a amené de très nombreux renforts, l'avance devient lente. Cependant le Corps Colonial s'empare des abords immédiats de la Verrue; le 20<sup>e</sup> Corps prend Maisons-de-Champagne.

Après quelques jours, employés à remettre de l'ordre dans les unités, l'attaque générale reprend le 6 octobre, après une préparation d'artillerie de 48 heures. Le 20<sup>e</sup> Corps prend l'ouvrage de la Défaite, une division du 16<sup>e</sup> Corps prend la ferme Chausson, le Corps Colonial s'empare du Bois de la Chenille : tous ces gains sont malheureusement perdus à la fin de la journée.

La bataille de Champagne était terminée. Les résultats escomptés n'avaient pas été atteints. Malgré cela, nous avions enlevé la Main et fait de nombreux prisonniers. Le butin se montait à 25.000 prisonniers, dont 350 officiers, et à 150 canons. Le moral de l'ennemi et du haut commandement avait été tellement atteint, qu'il fut sur le point d'ordonner la retraite sur l'Aisne.

### BATAILLE DU 14 JUILLET 1918

Cette bataille n'a pas intéressé en fait la Main de Massiges. L'ennemi attaquant de part et d'autre de Reims, a limité son effort entre Château-Thierry et la Butte du Mesnil.

Cependant, même sur la Main, tout était prêt pour le recevoir.

L'ennemi, après ses succès des 21 mars et 8 avril 1918, contre les Anglais, et du 27 mai 1918 contre les Français, prépare une immense offensive, dans son esprit la dernière : c'est le Friedens-turm, l'offensive pour la paix. 50 divisions ennemies vont y prendre part : elles ont pour mission de faire tomber Reims et de franchir la Marne, puis elles reprendront la marche sur Paris. Le bombardement commence dans la nuit du 14 au 15 juillet, à 0 h. 15.

Mais les Français sont prévenus. Par un coup de main exécuté le 14 sur les Monts de Champagne, le Général Gouraud, qui commande la 4<sup>e</sup> Armée, a connu non seulement les préparatifs de l'attaque, mais l'heure du bombardement et l'heure du débouché de l'infanterie.

Il inaugure ce jour-là, d'après les instructions données aux Armées par le Général Pétain, une nouvelle tactique. Les premières lignes ont été évacuées : il n'y reste que des avant-postes. Ainsi le bombardement et l'attaque de l'infanterie tomberont dans le vide. L'attaque dissociée par les avant-postes, viendra se briser sur une position de résistance, choisie à plusieurs kilomètres en arrière.

Cette tactique a un plein succès: Le soir du 15, la position de résistance est partout intacte.

La Main de Massiges n'a pas été attaquée; ses avant-postes ont gardé les premières lignes. Le soir du 15, le Général Gouraud fait réoccuper les hauteurs de la Main.

Le 18 au matin, l'offensive française se déclençait à l'ouest de la forêt de Villers-Cotterêts, empêchant l'ennemi de renouveler ses attaques en Champagne.

### OFFENSIVE DU 26 SEPTEMBRE 1918

L'armée française a conquis le 18 juillet l'initiative des opérations; elle ne la perdra plus, l'ennemi subira sa volonté sans pouvoir repasser à l'offensive.

Après l'attaque du 8 août sur la Somme et les actions anglaises qui l'ont suivie, le Maréchal Foch prescrit une offensive générale pour le 23 septembre.

La 4<sup>e</sup> Armée, toujours commandée par le Général Gouraud, commence la préparation d'artillerie le 25 au soir. L'attaque d'infanterie part le 26 septembre à l'aube.

L'ennemi ne réussit à l'arrêter un instant que vers la butte de Tahure et, en fin de journée, la progression réalisée est en moyenne de 3 à 4 kilomètres. Ripont, Rouvroy et Servont sont pris. Toutes les positions célèbres du front de Champagne : l'Épine de Vèdegrange, Navarin, les Buttes de Souain, de Tahure, du Mesnil, la Main de Massiges sont largement dépassées d'un seul coup. Plusieurs milliers de prisonniers et de nombreux canons tombent entre nos mains.

L'avance continue le 26. Mais le 27, l'ennemi réagit par de fortes contre-attaques. Cependant, la 4<sup>e</sup> Armée, ce jour-là, prend Gratreuil et Fontaine-en-Dormois.

Du 28 au 30, la ligne se déplace vers le nord; l'Armée prend Sechault, Bouconville, Binarville.

Sur la Main de Massiges, le calme est revenu. Du sommet marqué par le Cratère, on ne voit plus les éclatements qui marquent le front du combat; c'est à peine si on entend le canon.

La Main de Massiges ne reverra plus l'ennemi.

Avant de s'engager sur Minaucourt, le pèlerinage s'arrête au cimetière du Pont de Marson, où le Conseil municipal et les anciens Combattants se joignent aux pèlerins. M. l'Abbé Faguier, Curé de Minaucourt, donne l'absoute, et après avoir parcouru les longues allées du cimetière si bien entretenu, on revient vers les cars pour suivre la vallée de la Tourbe par Wargemoulin, Laval. Une partie du pèlerinage visite les cimetières nationaux de Saint-Jean-sur-Tourbe et Somme-Suippe, où les municipalités et les anciens Combattants accueillent les familles conduites par le Général Baudelaire.

## DEUXIÈME ITINÉRAIRE

En quittant Sommepey, les cars s'engagent sur la route de Saint-Souplet en passant à Sainte-Marie-à-Py; la pluie faisant rage, il fut impossible de regarder cette région de l'ancien front. Dontrien et Saint-Martin-l'Heureux sont dépassés et l'on s'engage alors dans la zone des Monts. Un arrêt a lieu à Monronvilliers, où les pèlerins peuvent se rendre près de la croix du cimetière, seul vestige du village d'avant-guerre. A ce moment, on a à sa gauche le Mont-Téton, le Casque, le Mont-Blond, et un nouvel arrêt est fait à Nauroy, autre village dont il ne reste que quelques tombes mutilées dans le cimetière et où une petite chapelle a été élevée pour rappeler le martyre de cet endroit. De-ci, de-là, on aperçoit ce qui fut le seuil d'une maison, c'est tout, mais c'est bien impressionnant.

Laisant Beine sur la droite, on se dirige sur le Cornillet. Le ciel semble nettoyé de ses nuages et c'est sans hâte que l'on fait l'ascension de ce mont fameux, si tragique encore par l'aspect de son sol, sur lequel l'herbe ne peut pas pousser, et là-haut, au point culminant, le Commandant Crochu, ancien Commandant d'une section lors de la prise des Monts, fait un tour d'horizon, indiquant d'une façon précise les détails de l'organisation défensive installée là par les Allemands. Le Général Poirel, ancien Commandant du 1<sup>er</sup> Zouaves, prend la parole, visiblement ému de se retrouver sur ce même terrain treize ans après. Les larmes aux yeux, le Général prononça le discours suivant :

### LE 1<sup>er</sup> ZOUAVES AU CORNILLET

Le Colonel Rolland, le dévoué Président de l'Amicale des Anciens du 1<sup>er</sup> Zouaves de marche, et qui fait partie de votre Conseil, a bien voulu me demander d'évoquer devant vous le souvenir des journées aussi glorieuses que tragiques vécues par le 1<sup>er</sup> Régiment de Zouaves, en ces lieux, du 14 mai au 25 mai 1917. Je le fais bien volontiers, m'excusant toutefois de ne pouvoir, dans un temps aussi court, faire un exposé complet des belles actions accomplies par les Cadres et les Zouaves de notre vieux Régiment.

Au début de mai 1917, le 1<sup>er</sup> Régiment de Zouaves était dans la région nord de Toul, où il était employé à la préparation d'une offensive à laquelle il devait participer. Cette offensive n'eut pas lieu.

Alerté le 5 mai au soir, le Régiment reçut l'ordre de venir s'embarquer à Toul pour une nouvelle destination. Le 6 mai, vers 11 heures, il débarquait à la gare de Châlons-sur-Marne, d'où il se rendait, par un chaleur torride, dans ses cantonnements d'Aigny et d'Aulnay-sur-Marne.

Nous n'étions pas alors absolument fixés sur ce qu'on allait nous demander. Le Colonel Rolland, alors à l'État-Major de la 4<sup>e</sup> Armée, en avait bien touché quelques mots au Chef de Corps, mais celui-ci n'avait pas cru devoir communiquer ces renseignements confidentiels à ses subordonnés. Cependant, certains bruits, d'origine incertaine, couraient dans les unités : il s'agissait disait-on, de conquérir de haute lutte une position fort importante, contre laquelle nos troupes étaient, jusqu'alors, restées impuissantes. Ces bruits se trouvèrent bientôt confirmés.

Au cours d'une visite à Aulnay, le 9 mai, le général Joba, commandant la 48<sup>e</sup> Division, nous mettait au courant de l'opération projetée et en même temps nous prescrivait d'aller cantonner le lendemain à Cuperly et Vadenay, en vue d'une répétition de l'attaque.

Ce fut au cours de cette étape du 10 mai que nos Zouaves eurent la première vision du sacrifice qui allait leur être demandé. C'est, qu'en effet, pendant la marche, se profilaient devant eux à l'horizon, à une distance de 15 kilomètres environ la ligne des fameuses hauteurs dénommées « Monts de Champagne » ou encore « hauteurs de Moronvilliers ». Parmi ces hauteurs, l'une d'elles, située à l'extrémité ouest de la chaîne, attirait tout spécialement les regards, car elle ressemblait singulièrement à un volcan en éruption. Son sommet était couvert en permanence d'un épais nuage de fumée grisâtre, sur lequel se détachaient, de temps à autre, de gros flocons de fumée noire, produits par l'explosion des obus de gros calibre.

Nos Zouaves surent bientôt qu'il s'agissait du Cornillet, sur lequel ils allaient avoir à opérer. Ce nom ne leur était, du reste, pas inconnu, car ils l'avaient lu à plusieurs reprises dans les Communiqués.

On aurait pu supposer que la perspective qui leur était offerte, allait assombrir leur belle humeur, mais point. Elle provoquait, au contraire, toutes sortes de « lazzi » et de réflexions amusantes : « Le Cornillet fume sa pipe ! » ou encore « Autant de moins que nous ne recevrons pas après-demain. »

Mais qu'était donc ce fameux Cornillet qui depuis la veille faisait l'objet de toutes les conversations au 1<sup>er</sup> Zouaves ? Il est bon, je crois, de vous le présenter, encore que la plupart d'entre vous le connaissent aussi bien que moi.

Le Cornillet est un des sommets de cette ligne de hauteurs, dont je parlais tout à l'heure, qui, de par sa situation, avait une importance toute spéciale. Formant bastion dans la ligne de crête générale, situé à l'extrémité ouest de cette ligne, il permettait aux observateurs ennemis qui l'occupaient, de voir tout ce qui se passait, non seulement dans la plaine, au Sud, mais aussi au Sud-Ouest et à l'Ouest dans la vallée de la Veste et au Nord de la Montagne de Reims.

Le commandement supérieur français s'était efforcé d'améliorer cette situation et, lors de l'offensive d'avril 1917, il avait réussi à conquérir la plupart des Monts : le mont sans Nom, le mont Haut, le mont Blond, mais contre le Cornillet, de beaucoup le plus important, trois tentatives successives étaient restées sans succès. Dans une dernière, exécutée le 4 mai, nous avions bien réussi à nous emparer du sommet, mais contre-attaqués vigoureusement nous n'avions pu maintenir nos positions.

C'est que l'organisation défensive du Cornillet, de son sommet et de ses pentes, était d'une puissance exceptionnelle. L'ennemi ne s'était pas contenté de les couvrir d'un réseau formidable de tranchées, de défenses accessoires, de blockhaus, etc... De tout cela, nos troupes seraient venues à bout avec l'appui de notre artillerie. Ce qui était surtout grave, c'est que le Mont était percé de trois grandes galeries parallèles, contre lesquelles nos obus avaient toujours été impuissants et que les Allemands utilisaient comme abris pour leurs réserves. Il se produisait donc ceci, à chacune de nos attaques : nos troupes arrivaient bien jusqu'au sommet du mont, mais à peine arrivées là, plus ou moins épuisées par l'effort qu'elles avaient dû fournir en montant les pentes, plus ou moins disloquées du fait de l'attaque, nos troupes, dis-je, contre-attaquées par un ennemi surgissant de ses galeries au

moment critique, absolument intact, étaient rejetées en désordre sur leur base de départ.

Ces insuccès répétés auraient pu décourager un commandement moins tenace, mais il ne pouvait en être ainsi pour le nôtre : l'enjeu était trop considérable. Aussi, à peine l'attaque du 4 mai était-elle terminée que le Commandement donnait des ordres pour la reprise de la préparation d'artillerie et se préoccupait de trouver la troupe d'élite susceptible d'un effort puissant et soutenu.

Et c'est ainsi que le 1<sup>er</sup> Zouaves fut désigné.

Ces préliminaires vous auront peut-être paru un peu long, mais, à mon sens, il était nécessaire de vous les exposer pour vous faire bien comprendre la grandeur de la tâche qui allait être confiée au 1<sup>er</sup> Zouaves.

Et maintenant, nous allons entrer dans l'action.

Le 13 mai, au début de la matinée, le 1<sup>er</sup> Régiment de Zouaves quitte ses cantonnements de Vadenay et de Cuperly pour se rendre sur le front. Au départ, il défile devant le Général Commandant la Division aux accents émouvants de la marche : *La Victoire ou la Mort*. Les hommes ont si magnifique allure que le Général manifeste sa satisfaction en ces termes : « Les braves gens, je suis sûr que ça ira. »

Le Régiment, utilisant tous les couverts, gagne ensuite les bois de la Plaine, où il se repose pendant quelques heures, puis, dès la tombée de la nuit, les Bataillons se séparent et se rendent aux emplacements qu'ils devaient occuper jusqu'à la veille de l'attaque.

Le 11<sup>e</sup> Bataillon (Capitaine Alessandri) relève en première ligne un Bataillon du 48<sup>e</sup> R. I. : le 4<sup>e</sup> Bataillon (Commandant Simondet) est placé en soutien au bas des pentes, dans l'ancienne tranchée de première ligne allemande ; le 5<sup>e</sup> Bataillon (Commandant Mare) vient en réserve à l'ouvrage Wattebled, situé dans notre ancienne première ligne.

Le 14 mai, au point du jour, tous les éléments sont en place. La relève s'est effectuée dans le plus grand ordre et dans un silence absolu.

C'est alors que va commencer pour le Régiment une période d'activité fiévreuse : il s'agit d'organiser une base de départ sérieuse, creuser des tranchées, des boyaux, constituer des dépôts de munitions et de matériel divers. Or, rien n'existe et il faut créer de toutes pièces.

Aussi, à peine arrivés, nos Zouaves du 11<sup>e</sup> Bataillon, secondés par les pionniers régimentaires, se mettent résolument au travail, sous la conduite de leurs cadres, et, malgré les pertes, qui leur sont causées par des bombardements incessants, poursuivent leurs efforts sans arrêt et dans le plus bel esprit de camaraderie ; ils savent, en effet, que le fruit de leur travail ne leur sera pas réservé, mais ira à leurs camarades des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> Bataillons qui seront chargés de l'attaque. Que leur importe ? Il s'agit du Régiment et cela leur suffit.

Pendant ce temps, aux Bataillons Mare et Simondet, on prend toutes dispositions. Dès le 16 au soir, tout est prêt. C'est qu'en effet, d'après certains bruits, on estime que l'attaque doit avoir lieu le lendemain. Il n'en est rien cependant, et les journées des 17 et 18 mai se passent sans qu'on sache rien sur la date précise de l'opération.

Cet ajournement cause du reste quelque énervement, dont le Colonel croit devoir rendre compte au Commandement, en lui demandant de fixer l'attaque à une date aussi rapprochée que possible. Mais le Commandement a ses responsabilités ; il ne veut rien laisser au hasard. Il poussera donc la préparation d'artillerie jusqu'au bout et ne donnera l'ordre d'exécution que lorsqu'il aura la certitude qu'aucun obstacle matériel ne s'opposera à la progression de la troupe d'attaque.

Enfin le 19, au cours de l'après-midi, le Colonel reçoit l'ordre de prendre son dispositif de combat dans la nuit suivante, l'attaque devant avoir lieu le lendemain en fin de journée. Cette nouvelle est accueillie par les cadres et la troupe avec un certain soulagement. Il est certain que les nerfs étaient quelque peu tendus.

L'ordre d'exécution du Colonel est bref : quelques lignes à peine. Chacun savait, en effet, depuis le 17 ce que devait être le dispositif d'attaque. Les reconnaissances avaient été faites, et, ainsi, chacun pouvait se rendre à son poste sans indécision.

Le 20 mai, au lever du jour, les Bataillons sont en place :

En première ligne, à droite : Bataillon Simondet, en trois échelons. Front d'attaque : 300 mètres.

En première ligne, à gauche : Bataillon Mare, en deux échelons. Front d'attaque : 500 à 600 mètres.

En réserve : Bataillon Alessandri : à 500 mètres en arrière, dans la tranchée d'Erfurth.

P. C. du Colonel : à 300 mètres de la ligne de départ, à l'ancien P. C. du Bataillon Alessandri.

L'objectif était fixé comme suit : une ligne de direction générale est-ouest passant à 150 mètres au nord, c'est-à-dire au delà des entrées des galeries.

Heure H : 16 h. 25.

Comme on a pu le voir, le Bataillon Simondet qui, du reste, a été renforcé de trois sections du génie, dont deux munies de lance-flammes, a un front assez réduit. C'est qu'en effet c'est à ce Bataillon que paraît incomber la partie délicate de l'opération, car les entrées des fameuses galeries sont dans sa zone d'action. C'est donc lui qui, vraisemblablement, recevra le premier choc des réserves allemandes, qui en déboucheront. Il convenait donc de lui donner des moyens d'attaque aussi puissants que possible.

Que vous dirai-je de cette journée du 20 mai passée dans les tranchées de départ ? Elle fut remplie d'incidents plus ou moins sérieux, qu'il serait trop long de vous énumérer. Aussi me bornerai-je à vous en citer quelques-uns :

— Et d'abord la belle attitude de nos Zouaves : assis dans les tranchées étroites et profondes creusées par leurs braves camarades du 11<sup>e</sup> Bataillon, ils attendent patiemment que sonne l'heure de l'attaque. Calmes sous le bombardement, la figure grave, mais décidée, ils donnent à leurs Chefs l'impression d'un succès certain.

— L'ennemi doit se douter que l'attaque est proche, car un de ses avions vient survoler à plusieurs reprises et à faible altitude nos lignes pleines de monde. Ceci n'alla pas sans causer quelque émoi chez les combattants.

— Au cours de la matinée, le poste de T. P. S. placé près du P. C. du Colonel recueille plusieurs messages en langue allemande. Le mot Gaz y revient fréquemment comme un leit-motiv. C'est de bon augure pour nous, car ceci doit signifier que notre artillerie cause en face de sérieux dommages avec ses obus spéciaux.

— Enfin, l'incident le plus tragique : vers 14 heures, on entend près du P. C. du Colonel un grand cri : « Voilà les Boches ! » Gros émoi au P. C. Ne s'agit-il pas d'une attaque allemande ? Il n'en est rien. Les Boches signalés — environ une quinzaine — sont des misérables loques humaines à la figure convulsée qui dévalent la pente en levant les bras au ciel. En tête, un sous-officier. On le fait entrer au P. C. Un officier, le Capitaine Benz, l'interroge. Peine perdue. L'homme sanglote, a une crise de nerfs. Enfin un verre d'eau le calme ; il fournit alors un renseignement de valeur : « Une des galeries allemandes s'est effondrée, des hommes ont été tués ; beaucoup sont asphyxiés. » Et il ajoute : « La guerre, c'est horrible ! »

On envoie ce pauvre hère à l'arrière et on se hâte de diffuser le renseignement qu'il vient de donner dans la troupe. Il y produit le meilleur effet.

Enfin, l'heure approche. Il est 16 h. 20. Dans les tranchées, tous les hommes sont debouts, prêts à l'escalade. Chose curieuse : le calme est presque absolu. Soudain, tout change. A 16 h. 22, le bombardement ennemi reprend avec une grande violence. Tir de contre-préparation sans doute ? Les Allemands auraient donc eu connaissance de l'heure H ? Dans ces conditions le Régiment va-t-il pouvoir sortir des tranchées de départ ? Le Colonel est dans l'angoisse. Il sort de son P. C. et, bientôt, se rend compte de ce qui s'est passé : tout ce bruit est dû à une initiative du Commandant du 11<sup>e</sup> Bataillon. Désireux de soustraire son unité au bombardement ennemi, qui ne manquera pas de se produire sur les arrières lorsque les éléments de première ligne sortiront de leur tranchée de départ, il a devancé de cinq minutes l'heure à laquelle son Bataillon — Bataillon de réserve — devait quitter son emplacement initial. Malheureusement, son mouvement n'a pas échappé à l'ennemi qui, aussitôt, a déclanché son tir de contre-préparation. L'initiative du Commandant du 11<sup>e</sup> Bataillon pouvait donc avoir des conséquences désastreuses. Par chance, le tir ennemi est trop long, et la plupart des obus passant au-dessus des tranchées de départ vont tomber assez loin, épargnant même les derniers éléments du 11<sup>e</sup> Bataillon. En somme, plus de peur que de mal.

Mais bientôt l'intérêt se porte ailleurs. Il est 16 h. 25, l'heure de l'attaque. Au signal des chefs de section et précédés par eux, les Zouaves des unités du premier échelon sortent des tranchées comme un seul homme et se portent résolument en avant. Derrière eux, prenant leur échelonnement, leurs camarades passent à leur tour ; et,

ainsi, en moins de trois minutes, tout le Régiment s'est mis en marche dans un ordre magnifique, s'avançant comme un coin dans la position allemande.

Au P. C. du Colonel, quelqu'un s'écrie : « Comme c'est beau ! » Le cri était sincère, mais insuffisant. En réalité, c'était mieux que beau.

Cependant les dernières vagues sont passées et parmi nous, en dépit de l'impression de confiance laissée par ce magnifique départ, l'inquiétude renaît. C'est que, au sommet du mont, nous voyons se produire, dans un fracas épouvantable, les panaches monstrueux dus à l'explosion des gros obus ennemis. Nos Zouaves vont-ils pouvoir traverser cet enfer ? Combien parmi eux y laisseront leur vie ? Et puis, que vont faire ceux qui auront réussi à traverser cet affreux barrage ? Ne vont-ils pas se trouver aux prises avec les survivants des fameuses galeries ? Bref, l'anxiété est générale. Aussi deviendra-t-on aisément ce que fut notre joie, lorsqu'un de nos observa-

fuyant en direction de Nauroy. Il fallut les rappeler. Notre Camarade, le Commandant Crochu, qui est ici, pourrait certainement nous donner sur cette affaire des renseignements intéressants.

Et maintenant va commencer pour le Régiment une période peut-être moins brillante que la première, mais à coup sûr aussi glorieuse et certainement beaucoup plus tragique.

Le Cornillet est conquis, certes, mais il faut l'occuper et surtout le conserver. Or, nul doute que les Allemands vont, suivant leur habitude, passer bientôt à la contre-attaque, et il importe de les arrêter coûte que coûte. Nos Zouaves se mettent donc immédiatement au travail, et, malgré leur fatigue et leurs souffrances, — car ils ont faim et soif, soif surtout — se souciant assez peu des obus ennemis, ils poursuivent leurs efforts toute la nuit. Le lendemain, au point du jour, toute une organisation s'inscrit sur le sol, à la grande surprise de nos aviateurs, qui s'empressent d'en prendre des clichés. « Je n'avais jamais vu, m'a dit plus tard le Capitaine Merson, de



Au Sommet du Mont Cornillet

Photo Brunel

teurs signala à 16 h. 55 : « La fusée drapeau », ce qui signifiait : « Objectif atteint ! » Cependant, nous n'étions pas encore complètement rassurés, car nous avions peine à croire à un succès aussi brillant et surtout aussi rapide ; mais, bientôt, un nouveau cri : « Encore une fusée drapeau ! » nous convainquit tout à fait.

Cette fois, c'était sûr : le Cornillet, ce repaire réputé inviolable, le fameux Mont, contre lequel étaient venus se briser trois assauts successifs, était conquis, conquis de haute lutte par le 1<sup>er</sup> Régiment de Zouaves !

Ce n'est que plus tard que nous sûmes ce qui s'était passé exactement. En somme, malgré les difficultés de la marche à travers un terrain affreusement bouleversé, la progression avait été sensiblement conforme à l'horaire. Sur le terrain de l'attaque même, les résistances ennemies avaient été relativement peu nombreuses. Par contre, des feux de mitrailleuses partant des pentes du Mont Blond avaient fortement gêné le Bataillon Simondet et lui avaient occasionné des pertes sensibles. Mais ni ces feux, ni les obus ennemis qui martelaient le sommet du Mont avec une violence effroyable, n'avaient pu briser l'élan de nos Zouaves, et, sans arrêt, les vagues d'assaut avaient déferlé jusqu'à l'objectif, passant même sur les entrées des galeries, sans les apercevoir.

L'élan était tel que certaines fractions, emportées par leur ardeur, poussaient au delà de l'objectif, à la poursuite des groupes allemands

l'Etat-Major du 10<sup>e</sup> Corps, une telle organisation réalisée en si peu de temps ; nos artilleurs avaient beau jeu pour fixer leurs barrages. »

Malheureusement ce travail n'a pas échappé aux Allemands, qui, conscients d'une défaite, qu'ils jugent intolérable, et probablement définitive, vont user de représailles. Toutes celles de leurs batteries susceptibles de tirer sur le Cornillet vont entrer en action contre les Zouaves, qui, sous ce déluge de fer, n'auront plus qu'une ressource : se terrer dans les trous d'obus. Pour leur éviter toute possibilité de protection, l'ennemi n'hésitera même pas à tirer sur les entrées de ses galeries, sacrifiant ainsi d'une manière irrémédiable les quelques survivants qui s'y trouvent encore. Pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, cet affreux bombardement continuera, supprimant ainsi toute communication avec l'arrière ainsi que toute possibilité de ravitaillement.

Partout des drames se produisent : un obus de gros calibre démolit l'entrée d'une des galeries dans laquelle le Commandant Simondet a établi son P. C., l'obstruant à peu près complètement. Le Commandant et sa liaison parviennent à sortir, mais des hommes ont été tués, d'autres blessés. Le Commandant Mare est soumis à la même épreuve. Deux Zouaves deviennent fous.

Au P. C. du Colonel, on est dans l'anxiété la plus grande. On n'a que très peu de renseignements sur ce qui se passe en avant, car la plupart des coureurs envoyés ne reviennent pas : il est donc inutile

d'en sacrifier d'autres. Heureusement, du poste de T. P. S. du Commandant Mare part de temps à autre le signal R. A. S. Recueilli au P. C. du Colonel, ce signal y procure un immense soulagement. Au moins sait-on que notre position est toujours intacte.

La situation est grave. Si l'ennemi attaque, le Colonel n'a plus aucune réserve à lui opposer, car, pour étayer les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> Bataillons affaiblis par des pertes lourdes, il a dû porter en avant les Compagnies du 11<sup>e</sup> Bataillon.

Dans la soirée du 23, le Commandant Mare a adressé un message d'alarme : « Mes hommes n'en peuvent plus; vous nous aviez promis qu'ils seraient relevés au plus tard cette nuit, et nous n'avons aucune nouvelle. La relève aura-t-elle lieu? »

C'était vrai; le Colonel, confiant dans les instructions du commandement données avant l'attaque, avait promis cette relève.

Le 24, nouveau message ainsi conçu : « Je vous répète que mes hommes — ceux qui restent — sont à bout. Ils seraient absolument incapables de résister à une attaque sérieuse. Qu'attend-on pour les relever? »

Pauvre Mare! En d'autre temps, un tel langage n'eût pas été toléré, mais dans la situation où il se trouvait, pouvait-on lui en vouloir?

Le Colonel aurait pu lui répondre : « Oui, je vous avais promis de vous relever le 23 au plus tard, car le Commandement me l'avait promis à moi-même, mais les unités de renfort sur lesquelles on comptait ont fait défaut. Vous devez attendre. »

Vous savez, en effet, Messieurs, que c'est fin mai que commencent les troubles qui, pendant un certain temps, compromirent si gravement la santé morale de l'Armée.

Certaines unités avaient déjà failli à leur devoir. Mais pouvait-on dire cela à nos troupes, voire même à des chefs, qui, après s'être magnifiquement conduits, enduraient maintenant de cruelles souffrances? Le Colonel ne le pensa pas. Il se borna donc à répondre : « J'ai la conviction absolue que la relève aura lieu demain. Patientez encore. » En réalité, il n'était nullement convaincu, mais il estimait nécessaire d'encourager la troupe. L'exercice du Commandement comporte parfois des cas de conscience troublants.

Enfin, dans la nuit du 25 au 26 mai, nos Zouaves, relevés par les fantassins du 369<sup>e</sup>, quittent le fameux Mont sur lequel ils ont si

vaillamment combattu et tant souffert. Hélas! ils ne partaient pas tous. Près de 300 des leurs avaient payé de leur vie leur dévouement à la Patrie et leurs corps étaient restés sur le terrain conquis, comme pour en assurer la possession. C'est pour honorer leur mémoire que nous sommes venus aujourd'hui accomplir ce pieux pèlerinage, car le poète l'a dit :

*Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie,  
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie!*

Après cet admirable discours, l'on descend vers le tunnel, dont l'entrée française pratiquée après la prise des Monts est encore visible, puis lentement le cortège reprend place dans les voitures, pendant qu'une ondée rappelle aux retardataires l'implacable horaire.

Nous revenons sur la voie romaine, passons devant la Ferme de Constantine, laissant à droite Prosnos et nous nous arrêtons au Cimetière du Bois-du-Puits. Nous admirons l'entretien de ce cimetière, toutes les croix de bois ont été remplacées par des croix de pierre blanche, gravées. Nous nous recueillons quelques instants devant les imposants ossuaires et nous repartons pour traverser Saint-Hilaire-le-Grand et nous arrêtons encore à Jonchery-sur-Suippes, où le Conseil Municipal et les anciens Combattants attendent depuis de longues heures notre passage. Le Colonel Besnier remercie les assistants qui nous ont apporté leur sympathie, mais nous ne pouvons rester longtemps.

A Suippes, nous apprenons que le premier itinéraire est déjà loin sur la route et dans les cars beaucoup s'impatientent dans la crainte de manquer la correspondance de leur train.

Quelques minutes avant l'heure fixée, tous les cars étaient rentrés dans la cour de la gare de Châlons où, selon l'usage, chacun dans les adieux se disait : « A l'an prochain. »

Nous remercions ici les Municipalités, les anciens Combattants et les habitants du pays traversés qui ont bien voulu venir dans les cimetières où nous nous sommes arrêtés pour nous assurer de leur sympathie et nous encourager à continuer notre Œuvre du Souvenir « Aux Morts des Armées de Champagne ».

## Première Assemblée Générale de la Section de Châlons

Le Comité de la Section de Châlons avait décidé de profiter du pèlerinage au front de Champagne pour tenir sa première Assemblée générale et avait invité les pèlerins à y assister, malgré les fatigues et les émotions de la journée.

A neuf heures, le grand salon de la Mairie de Châlons, mis obligeamment à la disposition des organisateurs, était trop petit pour contenir les assistants. La Lyre Châlonnaise avait prêté pour la circonstance son gracieux concours.

Aux accents de la *Marseillaise*, le Général Gouraud fait son entrée, précédé du Drapeau de l'Association et entouré de nombreuses personnalités qui prennent place sur l'estrade dressée au fond de la salle, devant les drapeaux des nombreuses sociétés patriotiques de la région.

M. Millet, Maire de Châlons, prend immédiatement la parole et souhaite la bienvenue dans les termes suivants :

### DISCOURS de M. le MAIRE de CHALONS

MESDAMES, MESSIEURS,

Depuis longtemps déjà l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne, et surtout M. le Général Gouraud, son vénéré Président d'Honneur, avaient reconnu la nécessité de la constitution d'une section locale à Châlons.

C'est chose faite depuis mars dernier, et, à l'occasion du pèlerinage annuel au Monument de Navarin, a lieu, aujourd'hui, la première assemblée générale de cette Section.

Le Comité de patronage est composé de M. le Préfet, de Mgr

l'Evêque, de M. le Général Commandant la 12<sup>e</sup> Division et du Maire.

Le Comité actif a appelé à la présidence M. le Général Baudelaire et a élu Vice-Président M. Louvard, Conseiller de Préfecture; Secrétaire Général, M. Mallarmey; Trésorier, M. Savouret; Commissaire au pèlerinage, M. Georgen; les groupements d'Anciens Combattants, de victimes de la guerre et les Associations patriotiques de notre Cité sont représentées au sein de ce Comité. Le choix est judicieux, toutes les compétences qualifiées, tous les dévouements se trouvent réunis dans le Comité; il laisse place à tous les espoirs pour le développement de la section et ses membres fondateurs peuvent être félicités.

Les membres de la Section, si nombreux qu'ils puissent être, et je souhaite qu'ils soient de plus en plus nombreux, peuvent être assurés qu'ils recevront toujours la plus large hospitalité soit à l'Hôtel de Ville, soit dans d'autres bâtiments municipaux.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL, GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS,

Ce n'est pas la première fois que j'ai le grand honneur de vous recevoir dans la bonne ville de Châlons, mais c'est toujours pour moi une vive satisfaction d'avoir l'occasion de vous exprimer la reconnaissance de mes concitoyens qui ont toujours présents à la mémoire le grand chef, le glorieux mutilé, qui pendant les longues années de la guerre a soutenu leur courage, leur foi patriotique, leur bonne heure.

Permettez-moi en leur nom, au nom des familles des morts glorieux du front de Champagne parmi lesquelles je compte, de vous



saluer respectueusement et de vous renouveler leurs sentiments déferents de sympathique gratitude.

Je suis heureux, mon Général, que, par la constitution d'une Section châlonnaise de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne, vous voyez se réaliser le désir que vous n'avez cessé d'exprimer et que toutes les personnalités dont vous escomptez le précieux concours aient répondu à l'appel du Comité Central.

Je me joins donc à vous, mon Général, pour remercier M. le Préfet, Mgr l'Evêque, M. le Général Commandant la 12<sup>e</sup> Division d'Infanterie, d'avoir bien voulu accepter avec moi de faire partie du Comité de patronage et d'honorer cette réunion de leur présence ou de s'y être fait représenter.

Merci à leurs délégués.

Merci à M. Chezel, Secrétaire Général, et à M. Dreux, Secrétaire Général Adjoint, pour leur dévouement à l'Œuvre, leurs initiatives heureuses et leurs bonnes méthodes d'organisation des cérémonies annuelles. Je tenais à leur rendre cet hommage mérité.

Merci à M. le Général Baudelaire, Président, qui ne se dérobe jamais au devoir et à qui on ne fait jamais appel en vain; à M. Louvard, le distingué Conseiller de Préfecture, qui, en sa qualité de délégué régional, avait sa place toute indiquée pour la Vice-Présidence; à MM. Mallarmey, Secrétaire Général; Savouret, Trésorier, et Georgen, Commissaire au pèlerinage, jeunes, actifs, dévoués et qui, malgré leurs occupations, se dépensent pour le développement de la Section; merci enfin à tous les membres du Comité qui, j'en suis certain, ne ménageront pas à l'Œuvre leur précieuse collaboration.

Merci à vous tous, Mesdames et Messieurs, qui avez bien voulu répondre à l'appel du Comité et que nous comptons tous inscrire sur les contrôles de la Section.

Et, pour terminer, j'émet le vœu ardent et sincère que la Section châlonnaise de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne compte bientôt un très grand nombre d'adhérents, afin de montrer que dans notre région, et plus particulièrement dans notre ville, on conserve fidèlement la mémoire des héros tombés pendant la grande guerre parce que, plus que partout ailleurs, on sait qu'ils sont morts avec la pensée qu'ils sacrifiaient leur vie pour le droit, la justice et la paix dans le Monde.

Ensuite, le Président de la Section, le Général Baudelaire, monte à la tribune pour remercier la nombreuse assistance :

## DISCOURS du Général BAUDELAIRE

MON GÉNÉRAL,

A la suite de M. Marc Millet, Maire, qui vient de vous souhaiter la bienvenue, au nom de la ville de Châlons, j'ai, à mon tour, l'insigne honneur de vous saluer, au nom de notre Comité local de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne.

Après l'organisation de la Victoire, celle du Souvenir envers ceux qui sont tombés pour elle, telle est l'œuvre à laquelle vous vous êtes voué, mon Général, de tout cœur, et pour celle-là, encore, nous sommes fiers de servir sous vos ordres.

En vous remerciant d'avoir consenti à présider notre première Assemblée générale, et de lui avoir conféré, de ce fait, par l'autorité de votre nom universellement glorieux et respecté, un caractère solennel, permettez que j'unisse également, dans mon hommage de gratitude, les autorités locales qui ont bien voulu, elles aussi, être à nos côtés, ce soir, comme déjà au cours de cette émouvante journée, confondues dans un même sentiment de reconnaissance.

Respectueusement, je salue en la personne de son représentant, M. Louvard, M. Charles Magny, Préfet de la Marne, nous apportant, par sa présence, avec sa personnelle bienveillance, le témoignage de la sollicitude du Gouvernement de la République.

Je rends hommage à Mgr Tissier, le grand évêque de la Marne, à l'ardent patriote qui ne cesse d'élever, soit comme à Dormans l'autre dimanche, soit chaque jour dans les cœurs, ce que, de sa propre expression, il appelle « le repart contre l'oubli ».

J'aurais été heureux de voir, rassemblés au complet (et nous y comptons), afin de pouvoir les remercier, tous les membres de

notre Comité d'Honneur. Nous sommes privés, et nous le déploreons doublement, de la présence du Général Mangin, qui vient d'être si cruellement frappé. Nous prions M. le Général Marescaux, qu'il a bien voulu nous envoyer pour le représenter, de lui transmettre nos plus respectueuses et cordiales sympathies.

Vers vous, Monsieur le Maire, vont particulièrement toutes nos pensées, puisque, en dehors de vos hautes fonctions municipales, vous symbolisez à nos yeux tous les parents qui pleurent. Au même titre, nous envoyons notre déferent hommage au Général Eon, notre Président actif qui, cet après-midi, allait, comme chaque année, visiter la tombe d'un de ses fils et d'autres proches tombés sur les crêtes de Massiges. Si nous nous excusons de ranimer des blessures douloureuses, n'est-ce pas aussi, pour vous, consolation que de constater que ne pérît point le souvenir de vos chers disparus? C'est la base, c'est l'unique raison d'être de notre Association.

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS CAMARADES,

Nous vous avons conviés ce soir à notre première manifestation pour vous engager à venir nous aider dans notre tâche. Et nous vous savons gré d'avoir répondu nombreux, à notre appel.

Nous sommes vivement reconnaissants à la Municipalité d'avoir bien voulu mettre à notre disposition les Salons de l'Hôtel de Ville. Nous remercions la musique municipale qui nous avait spontanément accordé son concours; bien que le changement de date de notre soirée ne lui ait pas permis d'être des nôtres aujourd'hui, par suite d'engagements antérieurs, son intention demeure. Mais les bonnes volontés sont, heureusement, nombreuses à Châlons et, devant notre embarras la Lyre Châlonnaise, si appréciée, consentait, avec quelques éléments aimablement mis à sa disposition par M. Piérard, à compenser la défaillance. Je prie tous les exécutants qui n'en ont que plus de mérite, par suite de l'avertissement de la dernière heure, de bien vouloir agréer, ainsi que leur distingué Directeur M. Gasser, qui les a groupés, avec sa maîtrise et son dévouement habituels, l'expression de notre sincère gratitude.

Bref, je remercie d'un mot tous ceux qui, de près ou de loin, ont apporté leur collaboration à notre rassemblement; à la Presse, toujours bienveillante à nos communiqués. Une mention toute spéciale aux Sociétés d'Anciens Combattants et autres qui sont ici représentées et qui ont bien voulu nous honorer en nous apportant le salut de leurs drapeaux.

Etant donné l'âge de notre Comité — quelques mois à peine — je serais bien embarrassé pour en entreprendre un long rapport moral. Je signale toutefois que nous comptons à ce jour exactement 80 membres et vous verrez tout à l'heure que l'état de notre caisse paraît satisfaisant, pour un début.

Sur votre désir, mon Général, le Comité de Châlons a été fondé pour seconder l'action de votre siège à Paris, à la tête duquel se dévoue, depuis la première heure, avec un zèle infatigable, M. Gaston Chezel, tant aimé des habituels pèlerins, et qu'il me plaît de saluer avec reconnaissance ainsi que son proche collaborateur M. Dreux.

Effectivement, un organisme était utile, en notre ville; ce doit être pour ainsi dire comme le poste avancé de notre Association, le proche et naturel gardien du Monument de Navarin. Nous avons, depuis quelques mois, fait organe de liaison, pour favoriser les rapports entre le Siège de Paris et les autorités châlonnaises. Que ce soit à la Préfecture, pour des régularisations administratives, ou auprès de la Municipalité; que ce soit avec le Commandant Chaussier, chef des services de l'Etat Civil; que ce soit encore auprès de M. Maybel, l'architecte du monument, ou de M<sup>e</sup> Savouret, pour la conclusion des acquisitions de terrain, nous avons trouvé auprès de chacun d'eux une égale bienveillance, un même désir exprimé de satisfaire à nos demandes. Qu'ils en soient ici publiquement remerciés.

Mon Général, vous avez tenu, malgré les fatigues et les émotions de la journée à présider notre Assemblée ce soir. C'est pour les Châlonnais un très grand honneur. Mais c'est pour nous, membres du Comité, un précieux encouragement. Notre Section vient à peine d'éclorre; quand vous reviendrez, nous voulons que vous la retrouviez adulte, en pleine force. Notre intention est d'étendre, de multiplier les foyers de la Reconnaissance; déjà nous avons en vue, dans les chemins que nous avons parcourus au cours de la

journée, des possibilités d'action et de diffusion. Une bonne volonté qui se lève et c'en est cent de trouvées.

C'est à cette même et noble tâche que se dévouent les différents délégués régionaux et nous reconnaissons ici avec plaisir le Colonel Rollin, délégué de Reims.

En ce qui nous concerne plus personnellement, laissez-moi vous dire que Châlons a trop vu, trop entendu, en un mot trop souffert pour pouvoir oublier. Il sait ce qu'il doit, à Vous, le Grand Chef, à vos humbles mais aussi Grands Soldats, il sait ce qu'il doit, surtout, à Ceux qui ne sont plus...

Chaque Mort doit trouver ici, et dans notre Champagne un vivant qui en garde et ranime la flamme; c'est là un devoir sacré. Que la reconnaissance qui, elle aussi, a besoin d'être groupée pour être forte, s'exprime d'une façon concrète, matérielle si j'ose dire : par une adhésion à notre Association qui, avec ténacité, de tout son cœur et de tous ses moyens qu'elle veut plus grands, a conscience de défendre la Paix, par le Souvenir.

M. Mallarmey, Secrétaire de la Section, prend la parole pour retracer très clairement la création de la Section et ses buts. Il rappelle les origines, évoque la première Assemblée du 8 mars 1931, et enfin l'Assemblée constitutive du 14 mars et exprime l'espoir d'un rapide essor.

M. Savouret, Trésorier, donne alors lecture de son rapport financier et espère que les chiffres de début seront bien vite augmentés et souhaite à la section une brillante prospérité.

M. Georgen dit un très beau poème de Jean Rieux : *l'Angelus de Douaumont*, et M. Mallarmey récita avec beaucoup de cœur et d'émotion la belle page *Aux Morts des Armées de Champagne, due au même auteur*.

Le Général Baudelaire revint à la tribune pour prononcer la très belle conférence que nous sommes heureux de reproduire ci-dessous :

### CONFÉRENCE du Général BAUDELAIRE

MONSIEUR LE GOUVERNEUR,  
MONSIEUR LE PRÉFET,  
MONSIEUR LE MAIRE,  
MON GÉNÉRAL,  
MESSDAMES,  
MESSIEURS,

Nous avons eu l'ambition, pour retenir votre intérêt, de prier M. Louis Madelin, un des historiens les plus qualifiés de la grande Guerre, de venir à Châlons vous parler de la Bataille de Champagne, puisqu'il avait eu l'occasion de le faire dans une cérémonie parisienne. J'ai le profond regret de vous faire part de sa réponse négative, pris, m'a-t-il écrit, par des engagements antérieurs. Je vous avouerai que ma confusion est grande d'avoir à le remplacer.

Il y a treize ans, jour pour jour, se terminait cette Bataille de Champagne, commencée le 15 juillet au matin, dont l'issue heureuse : c'était le premier rayon de soleil dans l'affreuse tempête qui battait les lignes françaises depuis le mois de mars, mit le réconfort dans tous les cœurs français et fit présager de la Victoire finale.

Monsieur le Gouverneur, vous étiez notre chef, à cette première victoire. Et vous, à notre tête, nous ne pouvions être vaincus. On ne dira jamais assez l'importance immense d'un chef admiré, profondément estimé et aimé. Chacun se donne complètement à lui, et de tout cœur, sans presque réfléchir, on exécute joyeusement tout ce qu'il ordonne.

En 1914, nous étions en batterie au Rembetant, un des bastions de la défense de Nancy, copieusement arrosés par les obus ennemis. Un bataillon vint se déployer pour une contre-attaque près des batteries. Le Chef de Bataillon survint, se portant en avant, et je vois encore tous les regards de ses fantassins dirigés vers lui, espérant trouver sur son visage un surcroît de réconfort pour l'attaque qui se préparait.

Le 24 février 1916, montant en ligne à Verdun, avec le 20<sup>e</sup> Corps, par des routes encombrées par les convois qui se retiraient et aussi par les troupes douloureuses des habitants abandonnant leurs foyers,

lorsque nous fûmes en batterie dans une situation vraiment tragique, un bruit courut : « L'Armée Pétain arrive », et le nom prestigieux de Pétain remit l'espérance au cœur de tous.

Dans les premiers mois de la guerre, le Général Joffre, visitant un village du front, demanda à un enfant : « Est-ce que tu me connais ? » Et le gamin de répondre : « Oh ! oui, vous êtes dans l'Histoire de France. » Monsieur le Gouverneur, vous, dont les services suffiraient à illustrer plusieurs carrières, êtes aussi dans l'Histoire de France, et tous les petits Français connaissent votre nom, au même titre que celui des plus grands serviteurs du Pays.

La Bataille de Champagne ne ressemble à aucune de celles qui l'ont précédée. Elle est l'aboutissement d'études acharnées, tenant compte de l'expérience acquise, faites souvent dans l'anxiété et la souffrance par les Chefs et les États-Majors.

Montdidier, le Nord, Compiègne, le Chemin des Dames étaient des coups de boutoir irresistibles, parce que la force défensive était massée en première ligne, et il faut avoir été sous une préparation d'attaque de grand style pour se rendre compte du désarroi presque complet produit sur tous les organes de la défense.

D'après les ordres donnés par le Maréchal Pétain, exécutés avec un art admirable par l'Armée de Champagne, l'idée de manœuvre fut la suivante : pourquoi ne pas donner le change à l'ennemi, lui faire donner son gros effort dans un vide relatif et le recevoir, déjà essoufflé, sur une position arrière bien organisée dont il ignore les dispositions ?

Et quels soldats avait notre Chef pour recevoir le choc de l'ennemi ? D'abord, et avant tous les autres, l'infanterie. Elle se composait des vieux soldats, ayant quatre ans de guerre, en bien petit nombre, hélas ! dont l'exemple et les conseils avaient vite fait de dresser les jeunes classes venant renforcer les effectifs. Cette influence bienfaisante me rappelle une gravure parue à cette époque où l'on voit un Américain superbe, debout sur la ligne de feu, et, près de lui, un vieux poilu au regard énergique, à genoux dans le sillon, qui lui dit : « Baisse-toi, camarade ! » Et parmi ces fantassins, ayons un sentiment de particulière admiration pour ceux qui, suivant le plan adopté, restèrent en première ligne, pour ralentir et canaliser les attaques ennemies.

J'entends encore, de sa voix étonnamment jeune, M. Clemenceau, visitant le front, répondre à un Général qui lui expliquait les dispositions prises : « Tout cela, c'est très bien, mais je veux voir les poilus. » Eh bien, M. Clemenceau alla voir les poilus des Monts de Champagne qui devaient rester en première ligne. L'un d'eux lui offrit un bouquet de fleurs des champs. Renseigné sur ce qu'on attendait de ces héros, touché jusqu'au fond de l'âme, M. Clemenceau conserva précieusement ce bouquet et il voulut qu'il fût placé dans son cercueil.

Mes Camarades m'en voudraient si je ne disais un mot de l'artillerie. Ses dispositions furent telles qu'elles servent d'exemple dans tous les cours d'art militaire. Elle sut éviter ce silence des canons, si sensible au Chemin des Dames, qui se produit quelques heures après l'attaque, lorsque les lignes d'artillerie trop rapprochées sont envahies, et qui exalte le moral de l'assaillant et sème l'anxiété dans le cœur des défenseurs. Elle sut, surtout, et cela a été le problème le plus difficile de la guerre, s'adapter parfaitement aux désirs de l'infanterie en organisant des tirs simples tombant à l'endroit et au moment voulus.

La bataille se déroula comme il était prévu : renseignements très précis obtenus par des coups de main préalables ; bombardement d'une intensité inouïe, avec, comme contre-partie, nos tirs de contre-préparation, sur les premières lignes, sur les arrières, en particulier sur Châlons, où les habitants montrèrent une fois de plus leur courage et leur moral élevé ; déclenchement de l'attaque, qui avance sensiblement, bientôt retardée, surtout du côté des Monts, par les héros des postes avancés, mais très local des Allemands du côté de Perthes, bientôt arrêtés par des tirs convergents, et ensuite et peu à peu l'arrêt devant nos lignes intactes, semblables aux rochers sur lesquels vient se briser, impuissante, la force des flots.

Un livre allemand, intitulé *der König*, nous fait revivre cette bataille du côté allemand. L'empereur Guillaume, croyant entrer en vainqueur à Châlons, est derrière les lignes. On a construit, à grands frais, un observatoire qui lui permet de suivre la bataille. Il voit les premières lignes s'avancer, peu renseigné d'ailleurs sur les projets de ses généraux. Vers le milieu du jour, son fils

vient le soir. « J'ai l'impression, dit celui-ci, que mes troupes sont embourbées. » Il ne se trompait pas. Et vers le soir, l'auteur montre l'empereur descendant de son observatoire et reprenant le Chemin du Nord, sentant sur ses épaules courbées le vent de la défaite.

Et de notre côté, que voyons-nous? Nous voyons le Général Gouraud réunissant, avec sa grande bonté, dans un banquet fraternel, tous ceux qui, de tout leur cœur, avaient victorieusement exécuté les ordres qu'il leur avait donnés.

Telle est cette Bataille de Champagne. Elle s'apparente combinée avec les offensives ultérieures aux plus grandes batailles de l'Histoire : celle de Cannes, où la redoutable armée romaine vint se briser contre les Gaulois d'Annibal, permettant ainsi le double enveloppement si cher aux stratèges allemands; celle d'Austerlitz, où l'Empereur, suggérant à l'ennemi l'idée de le couper de la route de Vienne, barrée par les immortelles divisions du Corps Davoust qu'il ne put entamer, prêtant ainsi le flanc aux attaques convergentes de toute l'armée française. Elle a pour caractéristiques, l'ordre avant, l'ordre pendant, l'ordre après. Il n'en fut pas toujours ainsi. Lors de la splendide offensive du Général Mangin, le 18 juillet, on eut tort de porter trop d'artillerie en avant : on ne pouvait la ravitailler et chacun se rappelle les embouteillages effroyables des offensives américaines de Saint-Mihiel et de Montfaucon. Cet ordre, on en est surtout redevable aux Etats-Majors. C'est pourquoi, parlant de la bataille de Champagne, je ne puis laisser dans l'ombre le nom du chef éminent de l'Etat-Major, mon compatriote, le Général Prettelat.

Certains ont même pensé qu'une offensive de l'Armée de Champagne, renforcée en conséquence, succédant à sa victoire, s'attaquant à un ennemi désorganisé, pouvait être entreprise. Mais les temps n'étaient pas révolus et il fallut attendre le 26 septembre 1918 pour voir l'Armée Gouraud, dans un élan magnifique, bousculer l'ennemi et, par une suite de combats victorieux, l'acculer, à la fin d'octobre, à la frontière de Belgique.

Aujourd'hui, nous avons rendu à nos Morts le pieux hommage de notre reconnaissance et de notre admiration. A leur exemple, soyons unis pour surmonter les soucis de l'époque actuelle et augmenter si possible le rayonnement de la France dans le Monde, et, suivant le titre d'un beau livre fermer la période où les Français ne s'aimaient pas.

Enfin, sous les applaudissements, le Général Gouraud se lève et prononce le discours suivant.

## DISCOURS du Général GOURAUD

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis heureux de me retrouver ce soir à Châlons. Cette ville ne me rappelle-t-elle pas d'émouvants souvenirs? Après la journée consacrée au souvenir de nos morts, le Comité local de Châlons m'a demandé de présider sa première Assemblée générale. Je l'en remercie, ainsi que toutes les personnalités qui ont bien voulu répondre à son appel. Je vous remercie tous d'être venus si nombreux ce soir.

Le général Baudelaire, M. Mallarmey vous ont donné la situation exacte de la section de Châlons de l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne.

Il y a un point sur lequel je désire revenir cependant, c'est sur la nécessité de la demande de reconnaissance d'utilité publique de notre Association qui va être soumise au ministère de l'Intérieur, et nous savons déjà que cette reconnaissance sera bien accueillie. Notre Association aura dès lors un statut définitif.

Trois solutions s'offraient à nous pour savoir à qui remettre la garde et l'entretien du Monument de Navarin. Nous pouvions le confier au Département ou au « Souvenir Français » ; nous pouvions aussi le conserver. Vous avez tous compris pourquoi la troisième solution a été retenue.

Lorsqu'on élève une tombe, un mausolée à un enfant, à un père, à une mère, à l'un de ceux que l'on aime de toute son âme, on ne le confie pas à d'autres, dignes d'estime sans doute, mais on préfère le garder et en supporter les charges. Eh bien, les anciens Combattants qui ont été avec moi dans cette œuvre — et je suis heureux de saluer en votre nom un des plus dévoués d'entre eux, M. Gaston Chezel — ont pensé que les chefs, petits et grands, ainsi que les

anciens soldats de Champagne, éprouvant pour ceux qui sont tombés des sentiments fraternels, devaient conserver la garde du Monument.

Le général Baudelaire vous a indiqué simplement, clairement et fort bien, la bataille du 15 juillet. Je voudrais insister sur un point :

Il y a treize ans à cette heure-ci, à quatre jours près, les derniers éléments de troupes qui occupaient les tranchées de première ligne finissaient, d'après la tactique qui vous a été indiquée, de s'écouler la nuit vers l'arrière. Il ne restait en première ligne que de petits groupes d'hommes bien commandés. Ils savaient qu'ils restaient seuls avec la mission de signaler l'attaque. Et ces braves, ces héros, non seulement ont donné l'alerte, mais avec leurs armes, leurs fusils, leurs mitrailleuses, leurs grenades, ils se sont battus avec un tel courage, une telle énergie, que l'infanterie allemande a été contrainte, sous ces rafales de feu croisées, à quitter la plaine et à descendre dans les boyaux. Elle y a perdu du temps, n'a pu suivre son barrage automatique, si bien que, quand elle s'est présentée, sans l'appui de son artillerie, devant notre position de résistance, elle s'y est brisée, et les efforts des vagues successives n'ont fait qu'augmenter ses pertes.

Il est bien permis de dire que ce jour-là la 4<sup>e</sup> Armée a largement contribué à sauver la France.

Ce même jour, 15 juillet, nous étions moins heureux à l'ouest de Reims, et l'ennemi passait la Marne. Il resta une semaine à peine sur la rive gauche de la rivière : cela lui suffit pour y accumuler des dépôts de cartouches et d'obus, tout le long de la route de Paris, comme je l'ai constaté de mes yeux, en août, preuve évidente de son intention de marcher sur Paris par les deux rives de la Marne.

En sauvant la France le 15 juillet 1918, la 4<sup>e</sup> Armée a en particulier barré la route de Châlons et vous a évité les rigueurs d'une nouvelle occupation. Vous savez que les Allemands s'entendent à faire payer de lourdes impositions. Vous n'avez pas oublié que, lorsqu'ils nous ont vaincus en 1870, ils n'ont évacué le territoire français qu'après le versement des cinq milliards, jusqu'au dernier sou. Les braves qui ont payé notre salut de leur vie ont droit éternellement à notre pieux et reconnaissant souvenir. C'est pourquoi nous vous demandons de vous associer à notre œuvre pour honorer nos Morts.

Il y a ce soir ici 80 adhérents, c'est quelque chose, ce n'est pas énorme. Je me plais à espérer que personne ne nous refusera son concours. Les cotisations ne sont-elles pas modestes : 6 francs, 10 francs, 20 francs, 50 francs et 100 francs, suivant la fortune. Qui de nos jours n'a pas 6 francs à donner à une œuvre généreuse?

Cet argent, qu'en ferons-nous? Ceux qui sont allés aujourd'hui à Navarin ont vu le Monument en bon état général, mais ils ont pu cependant constater certaines fissures, qu'on ne peut éviter dans un monument aussi battu par les intempéries que celui de Navarin.

Cette année les fissures ont été bouchées, le Monument réparé, un mur de soutènement construit par les soins de deux braves anciens Combattants, MM. Rivet et Rateau, entrepreneurs, qui construisirent le Monument américain du Blanc-Mont. Etant venus avec moi voir Navarin, ils ont pris généreusement les travaux du Monument à leur charge. Je les remercie ici publiquement.

Nous n'en avons pas moins le devoir de constituer un fonds, qui assurera dans l'avenir l'entretien du Monument. Nous n'admettrons pas que le souvenir de nos Morts puisse disparaître.

Je tiens, en terminant, à rendre hommage au commandant Chausser, chef du Service d'Etat-Civil de la Marne. Les cimetières sont nombreux; nombreux y sont les morts et la tâche du commandant Chausser est lourde. Cependant tous les cimetières que nous avons visités aujourd'hui font honneur à la France par leur parfait état d'entretien. Aussi suis-je heureux de remercier et de féliciter devant vous le Commandant de son activité et de son dévouement.

GÉNÉRAL GOURAUD.

Et pendant que la musique joue une marche entraînant, les drapeaux forment une belle escorte au vainqueur de la 4<sup>e</sup> Armée, qui se retire, respectueusement salué par tous les assistants.

Nous sommes certains que cette dernière manifestation du

Souvenir a produit une grosse impression à Châlons et nous pensons que la Section sera récompensée de ses efforts par l'obtention de très nombreuses adhésions. Le Comité de Paris fait des vœux pour la prospérité et le développement rapide de cette Section, qu'il considère comme nécessaire dans la liaison entre Paris et le Monument de Navarin.

## LES DROITS ACTUELS DES PARENTS DE NOS MORTS

A la suite de l'étude que j'avais publiée sous ce titre dans le Bulletin de l'Association du Souvenir, certaines personnes ont témoigné le désir que cette étude, forcément un peu rapide, soit complétée par des notions plus détaillées. Je vais faire en sorte de donner satisfaction à ces demandes fort légitimes.

J'ai déjà indiqué que le décès d'un ancien Combattant pouvait donner ouverture parallèlement aux droits de sa veuve et à ceux de ses parents. J'ajoute cette précision qu'il peut y avoir droit à pension d'ascendant même dans certains cas où la veuve, quoique existante, est personnellement sans droits. Ainsi, il y a des circonstances où la veuve est, soit déchuë, soit par exemple mariée à une époque telle que la loi lui refuse le droit à pension. Malgré cela, dès l'instant que le décès est de nature à ouvrir théoriquement un droit à pension de veuve, l'ascendant est parfaitement apte, lui, à réclamer la liquidation de sa pension.

J'ai mentionné aussi que la loi du 31 mars 1919 assimilait aux parents « de sang » du premier degré, c'est-à-dire au père ou à la mère, toute personne justifiant d'avoir remplacé l'un ou l'autre, au regard d'un enfant orphelin. Ce sera par exemple le cas de la seconde femme du père du militaire décédé, ou du second mari de la mère de ce militaire, s'il est prouvé qu'ils ont rempli le rôle d'une mère ou d'un père véritables en contribuant à élever l'orphelin jusqu'à son départ sous les drapeaux. Pour obtenir l'application de ces dispositions, la personne pouvant prétendre à l'allocation d'ascendant doit adresser une requête au Président du Tribunal civil de l'arrondissement de son domicile, en produisant toutes justifications prouvant ses dires. Le Tribunal juge, assez rapidement d'ailleurs et sans frais, par décision prise en chambre du Conseil. La copie de ce jugement doit faire partie des pièces à fournir par l'ascendant à l'appui de sa demande de pension.

La pension d'ascendant est allouée, ai-je rappelé dans mon dernier article, lorsque l'ascendant est âgé de 60 ans au moins, ou l'ascendante de 55 ans au moins (étant entendu que par ailleurs toutes les autres conditions requises par la loi sont réalisées).

Toutefois, il y a des dispenses d'âge, pour divers motifs que j'ai énumérés, et parmi lesquels figure le fait, pour l'ascendant ou son conjoint, d'être infirme ou atteint d'une maladie incurable. Le degré de l'invalidité constatée se combine avec l'âge, en vertu d'un barème établi d'après des coefficients de vieillissement calculés par l'Académie de Médecine. Après diverses études, on a conclu qu'une invalidité de 60 % passant pour entraîner l'incapacité de pourvoir à la subsistance, tout ascendant justifiant d'une invalidité définitive de ce degré, devait être considéré quel que soit son âge, comme apte à réclamer pension. Le tableau ci-dessous indique, pour chaque âge et selon le sexe, à partir de quel degré d'invalidité le droit à pension d'ascendant s'établit avec dispense d'âge.

Degré d'Invalidité	Ascendant du sexe masculin	Ascendant du sexe féminin
55 %	de 50 à 52 ans	de 45 à 47 ans
50 %	de 52 à 54 ans	de 47 à 49 ans
45 %	de 54 à 56 ans	de 49 à 51 ans
40 %	de 56 à 57 ans	de 51 à 52 ans
35 %	de 57 à 58 ans	de 52 à 53 ans
30 %	de 58 à 59 ans	de 53 à 54 ans
25 %	de 59 à 60 ans	de 54 à 55 ans

Quant aux invalidités, même incurables, d'un degré inférieur à 25 %, elles ne donnent pas de dispense d'âge.

En d'autres termes, un ascendant qui remplit par ailleurs toutes les autres conditions, qui présente une invalidité définitive d'un degré évalué à 40 % et qui à 56 ans et trois mois peut réclamer sa pension, alors que s'il n'était pas infirme, il devrait naturellement attendre d'avoir atteint l'âge de soixante ans.

Ces évaluations d'invalidités se font par les soins des centres spéciaux de réforme compétents en matière de pensions d'invalidité. Lorsqu'un ascendant qui n'a pas atteint l'âge requis par la loi, croit pouvoir exciper d'une infirmité pour être dispensé de la condition d'âge, il doit en faire mention dans sa demande de pension, et solliciter d'être présenté devant les experts du centre de réforme pour la détermination de la gravité de son infirmité, et pour constater en même temps si cette infirmité est ou n'est pas incurable.

Ajoutons enfin, pour compléter le passage de ma précédente chronique dans lequel j'indiquais les taux annuels des diverses pensions d'ascendant, que les chiffres ainsi fournis dans le dernier numéro du Bulletin sont ceux auxquels peuvent prétendre les ascendants dont l'impôt sur le revenu est d'un montant égal ou inférieur aux minima admis par la loi selon chaque situation de famille (minima que peut indiquer à chaque postulant la section départementale des pensions qui l'administre). Si ce minimum est dépassé d'une somme inférieure à 1.920 francs, la pension allouée est égale à la différence entre 1.920 francs et la somme qui excède le dit minimum. Supposons que l'ascendant, *tous abattements étant faits, déterminés conformément à la situation de famille, cotise à l'impôt sur le revenu pour 220 francs par exemple, sa pension d'ascendant sera fixée en ce cas à 1.700 francs par an.*

PONT-GIVART.

## QUÊTE du 11 NOVEMBRE

Le 11 Novembre prochain, jour anniversaire de celui où la guerre finit, notre Association mettra en vente des carnets de timbres et des insignes au profit de l'Ossuaire de Navarin.

Pour que cette journée soit fructueuse pour notre caisse, nous demandons à nos adhérents leurs concours, qu'ils fassent autour d'eux une utile propagande ; qu'ils s'inscrivent comme commissaires ou quêteurs ou qu'ils nous fassent connaître les théâtres, cinémas, etc... de leur relation où nous trouverons bon accueil.

Une réunion préparatoire aura lieu courant Octobre pour l'organisation de cette journée.

Nous attendons beaucoup de cette utile propagande et nous insistons très vivement auprès de nos amis pour leur demander encore un effort en faveur de notre Association.

Prière d'adresser les adhésions ou conseils au Siège Social de l'Association, 34 bis, Rue Vignon, Paris.

## COTISATIONS 1931

Au 1<sup>er</sup> septembre plus de 500 membres de l'Association n'ont pas encore payé leur cotisation pour l'année 1931 ! Nous leur adressons un pressant appel dans l'espoir qu'ils voudront bien répondre sans plus tarder aux besoins de notre trésorerie.

Au moment où nous entreprenons des démarches pour que l'Association du Souvenir soit reconnue " d'utilité publique ", il importe que nous présentions des comptes qui fassent ressortir l'importance et l'activité de notre Œuvre.

Que nos adhérents qui sont dans ce cas fassent un effort pour nous donner une nouvelle preuve de leur intérêt aux buts que nous poursuivons, en adressant leur cotisation 1931 au trésorier :

Monsieur C. CHAMPION, 83, rue de la Jarry à VINCENNES (Seine) Chèques postaux : PARIS. 1272-89.

## AVIS

A l'issue du pèlerinage, un parapluie a été trouvé dans l'un des cars. Le propriétaire est prié de le réclamer à M. Duport, 22, Place de la République à Châlons-sur-Marne.

Il a été trouvé le 5 septembre dans les salons du Gouverneur militaire de Paris une paire de lunettes. On est prié de la réclamer à M. G. Chez, 34 bis, Rue Vignon.